

Ils n'ont parfois que 10 ans quand ils voient leur premier film X. Leur approche de la sexualité s'en trouve perturbée.

L'accès au porno brouille les repères des ados

Il n'y a pas que les cassettes qui circulent en toute liberté. Il y a aussi les chiffres. A l'âge de 10-11 ans, un enfant sur deux aurait déjà vu un film porno. Cette assertion appartient à Denise Stagnara, auteure d'ouvrages d'éducation sexuelle. A l'occasion d'une intervention à l'école, elle a découvert que la moitié des enfants d'une classe de CM2 avait été confrontée à ce type de films. Depuis, l'information est reprise comme «la» vérité statistique, mesure affolante et désincarnée d'un phénomène qui tétanise les adultes; certains y voient la source d'une recrudescence des violences sexuelles entre jeunes. Le X des enfants d'aujourd'hui n'a plus grand-chose à voir avec le porno de papa. C'est du hard, crade et violent, qu'ils consomment sur la parabole, les chaînes câblées ou cryptées, à travers des cassettes échangées dans les cours de récréation ou dans les cages d'escalier. «Le scénario classique, c'est une meuf avec un mec, ils baisent, direct, elle appelle sa copine, ils font ça à trois, les copains du mec rappellent, ils forcent les filles, par tous les trous, plus ils sont nombreux, plus ça bouge, à la fin les mecs jurent sur le visage des filles. Au bout de deux fois, ça lasse, on échange pour voir de nouvelles têtes, de nouveaux endroits», raconte William, 15 ans, en troisième dans un collège catholique de la banlieue ouest parisienne, initié au porno à 12 ans, consommateur «modéré», dit-il, une ou deux fois par semaine, depuis que je sors avec des filles j'ai moins besoin de me masturber».

Stanislas, 14 ans: «On préfère les films réalistes, style documentaire»

Ni gênés ni fascinés, ils témoignent avec une sorte de détachement: «Le premier que j'ai vu, j'avais 11 ans, je n'étais même pas formé, les femmes faisaient leurs besoins, ça m'a traumatisé. Les copains qui étaient avec moi étaient plus âgés, ils regardaient ça d'un autre œil», relate Stanislas, Lyonnais de 14 ans, vendeur de cassettes qu'il enregistre en douce, la nuit, sur des chaînes d'Europe de l'Est; ses parents polonais captent des bouquets satellites. «Il y a des trucs qui marchent de moins en moins car personne n'y croit, genre le mec qui enfonce son bras dans le vagin pendant qu'un autre la sodomise et qu'elle suce un troisième. On préfère les films réalistes, style documentaire.» Par exemple? «Tu vois des filles faire un casting, elles sont prises au piège et doivent montrer ce qu'elles savent faire avec le producteur, les techniciens, sous les yeux de leur sœur ou de leur petit copain. On voit que ce ne sont

pas des actrices professionnelles, elles ne prennent pas leur pied. Ça, ça fait bien délirer.» Les dialogues sont en russe, en tchèque (croit-il) ou en allemand. «De toute façon, ceux qui matent la nuit en cachette de leurs parents, ils n'ont pas besoin du son.»

Benoît Félix, du Centre régional d'information et de prévention du sida (Crips), écume depuis des années les établissements scolaires d'Ile-de-France. Ses interventions sont d'abord l'occasion d'un grand débatta-

ge des angoisses, questions et confidences liées à la sexualité. Depuis sept ou huit ans, les demandes des adolescents sont clairement dictées par le porno: la sodomie, les relations en groupe, le fist fucking, le gang bang qu'ils associent aux tournantes (lire aussi page 20), la taille de leur sexe. «Les gars baignent là-dedans. Ils en parlent tout le temps.» La sodomie, banalisée, presque prescrite par le porno, serait source de frustration pour les deux partenaires: «Les premières relations sexuelles sont délicates pour tous les ados, mais quand le X sert de modèle, ça devient encore plus compliqué.» Parmi les plaintes des filles, qui n'hésitent plus à se confier en entretiens individuels, la souffrance occasionnée par la sodomie et l'éjaculation précoce de leurs partenaires. «Avant, le porno était destiné aux frustrés. Aujourd'hui, il va fabriquer des générations de frustrés», redoute Benoît Félix. A court terme, «ça accroît le malentendu qui existe déjà entre filles et garçons: eux croient que les filles, comme dans les films, pensent oui quand elles disent non».

Dans une cité de Trappes (Yvelines), garçons et filles séparés, un rendez-vous organisé par un éducateur qui doute que les adolescents acceptent de parler de «ça». La discussion démarre au quart de tour. Fathia, 16 ans: «La pornographie, elle est partout, même dans la bouche des enfants. Tu fais goûter tes petits frères devant la télé, et tu entends Lesly (Loft Story) qui dit qu'elle a envie de se faire ken (niquer, ndlr), ils parlent que de cul... L'an dernier, mon neveu, 12 ans, m'a coïncé: "T'es trop chaude, toi, je vais te claquer un de ces jours", et il m'a montré sa braguette, il bandait. Je l'ai tapé, il s'est pas plaint à sa mère. Bien sûr qu'il mate le X, comme les autres.» Ici, on ne garde pas les cassettes à la maison, c'est trop dangereux. «Il y a des cachettes dans la cité, on les connaît tous, dit Samir, 20 ans. Les petits matent ça de plus en plus jeunes, ils n'ont pas le vécu comme nous pour comprendre que ce n'est pas la réalité. A 10 ans, ils ne savent même pas qu'une fille a sa virginité. Ils se disent: une fellation, c'est rien, ça dure cinq

minutes, et après, la fille, elle va très bien.» Lui bénéficie depuis longtemps de la parabole – les parents veulent être reliés au Maghreb – dans sa chambre. «J'ai cru pendant longtemps qu'une femme, c'était libre comme un homme. Tu la regardes et direct, tu baises. En fait, une fille, ça a peur, peut-être parce qu'elle n'a pas l'occasion de voir du porno.»

Malik, 20 ans: «Plein de mecs sont déformés, ils n'imaginent pas l'amour»

Les garçons expliquent que le porno est un délire qui se transforme en piège pour certains. Malik, beau jeune homme de 20 ans, habitué du local de prévention Effervescence à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis): «Ça t'excite à fond et au bout d'un moment, tu es complexé de te branler tout seul, ça devrait être réservé aux handicapés ou aux prisonniers. Alors tu veux faire du sexe, tu trouves une meuf, si elle est amoureuse, elle fera des trucs

«Les premières relations sexuelles sont délicates, mais quand le X sert de modèle, ça devient plus compliqué.» Benoît Félix, intervenant en milieu scolaire

crado pour que tu restes, mais le mec, il en a rien à foutre d'elle. Dès qu'il a éjaculé, il a la rage, le dégoût envers la meuf, il se sauve chez lui en courant. Elle, elle peut pleurer pendant deux jours, normal, elle s'est salie.» Ce n'est pas le plus grave: «Si tu n'arrives pas à faire du sexe sans payer, tu vas voir les prostituées. Il y a plein de mecs ici, au lieu de dépenser leur argent en boîte de nuit, ils vont sur les boulevards. Leur vie c'est porno-putes, ils interprètent tout mal. Ils voient un mec et une fille qui s'aiment, ils vont dire que c'est du sexe pur et rien d'autre. Ils sont déformés, ils n'imaginent pas l'amour.» Samuel, 21 ans, équipier dans un McDo parisien, fils unique élevé par sa mère dans un village alsacien, se souvient des virées

avec des copains à Strasbourg: «A 13 ans, t'as du mal à trouver des filles pour baiser, une prostituée, c'est mieux que ta main. Ça m'a fait réfléchir au sexe et au porno. Une pipe, 100 balles, après t'es dégoûté. Les filles qui tournent dans le X, elles font aussi ça pour de l'argent. Quand t'as compris ça, ça t'excite moins de te mettre dans la peau des personnages.»

Samuel est amoureux, depuis un an, d'une fille qui «voudrait des relations» avec lui, et qu'il ne peut satisfaire. «La seule chose que je peux faire avec elle, c'est l'embrasser. A cause des films de cul, j'ai peur que ça l'incite à découvrir le sexe, à en avoir besoin. Je connais des filles qui y ont pris goût. Moi, à chaque **suite page 4**

Michela Marzano, philosophe, auteur de «Penser le corps»: «L'objet du désir est transformé en chose»

Michela Marzano est philosophe au CNRS, spécialiste d'éthique appliquée. Elle est l'auteur de *Penser le corps* (PUF, 2002) et organise le 18 juin un colloque sur «Pornographie, société et langage» à l'Iresco (Institut de recherche sur les sociétés contemporaines) à Paris.

La consommation de porno fabrique-t-elle des ados différents de ceux des autres générations?

Les adolescents initiés à l'âge, ou avant l'âge de la puberté, n'ont plus la possibilité de découvrir le sexe et ses mystères en même temps qu'ils construisent leurs premières histoires. Au lieu de découvrir l'autre par l'intimité du corps et la fragilité des émotions, ils s'intéressent à ce que les autres font, comment «il faut faire» afin d'être toujours à la hauteur de la situation et de la performance, une performance qui réduit l'amour au sexe, et le sexe à la sensation.

Peut-on savoir quel impact la consommation pornographique a sur l'imaginaire d'enfants ou d'adolescents?

La question centrale est le découplage entre sexualité et désir. A la base de la sexualité, il y a le désir qui, par structure et par vécu, est lié au manque. Pour que le désir perdure, il faut que l'objet de ce désir soit un «objet-sujet», une personne qui ne puisse pas être totalement consommée comme il arrive aux objets-choses. Ce qui est à l'œuvre dans le porno est une réification (transformation en chose) de l'objet du désir qui a comme conséquence non seulement l'épuisement total du désir sexuel, mais aussi l'effacement de l'autre comme sujet-partenaire. Le porno est devenu organique et gynécologique. Il n'y a plus de manque, le désir est ravalé à de l'appétit. C'est l'idéologie de la transparence qui domine aujourd'hui: tout dire, tout montrer. Plus de mystère, plus d'interdit, plus d'obstacles. C'est ain-

si que, sous les projecteurs, le désir devient opaque. Alors, afin de susciter l'excitation (et non pas le désir),

il a fallu trouver autre chose, une excitation supplémentaire. C'est la violence: une transgression par substitution. Pour rester porno, le X doit aller vers la violence et le crade. Je ne vois pas comment cela n'aurait pas de conséquences sur la sexualité des gens.

Ce modèle va-t-il transformer les relations entre garçons et filles?

Il y a un discours pornographique dominant qui, en dévaluant le désir, dévalue l'acte sexuel. Dans son livre, Catherine Millet, par exemple, dit que le désir n'a rien à voir avec sa vie sexuelle. Elle écrit qu'elle prend plus de plaisir seule que lors de rapports avec des partenaires. Catherine Breillat, quant à elle, répète

dans tous les médias que les hommes n'ont plus de désir. Elle utilise son écriture et ses films pour «sodomiser», dit-elle, le lecteur et le spectateur. Elle s'identifie par haine aux macs. Dans les pornos, d'une certaine façon, on ne retrouve rien d'autre qu'une mise en place renforcée de ce dispositif. Les garçons sont présentés comme toujours prêts à l'acte, poussés par un instinct irrépressible. Les filles, comme toujours disponibles, poussées par l'indifférence à l'usage que l'on fait de leur corps. C'est ainsi que s'installe une nouvelle normativité qui oblige presque à des actes sexuels sans désir. C'est un modèle très violent, qui annule ou stigmatise tout le

mystère et la singularité d'une relation. On critique beaucoup les discours moralisateurs mais le discours pornographique, tout en se présentant comme libérateur, est encore plus contraignant: celui qui ne s'y conforme pas devient quelqu'un supposé incapable d'assumer sa virilité ou sa féminité. Comment les

adolescents, pris dans les affres de l'émergence des sentiments amoureux, perçoivent-ils ce message? En résumé, l'impératif des films pornos, c'est «j'encule la fille et je lui jute à la gueule». Le garçon qui éprouve des sentiments et a plutôt envie de se montrer délicat

va se sentir hors norme. L'autre problème, c'est que la parole des filles n'a plus aucun sens, elles ne sont pas sujets de parole, elles font non de la tête mais, dans le fond, elles ont envie.

Jean-Pierre Bouchard, psychologue et criminologue à l'unité pour malades difficiles de Cadillac (Gironde), affirme: «Il devient très difficile de ne pas mettre en relation le succès du gang-bang et l'augmentation de "gang rapes", les viols collectifs commis par des bandes de jeunes adolescents». Etes-vous d'accord?

Seul un clinicien peut le dire. Cependant, la pornographie étant censée recréer la réalité et, de fait, impose une norme, beaucoup de jeunes consommateurs vont se forger une image du monde et des relations tels qu'ils sont exposés dans ces films. Quand ils découvrent le monde, certains vont être déçus et choisir de vivre une sexualité virtuelle. Certains, en revanche, vont accepter le «défi» de la réalité. D'autres, enfin, n'acceptent pas les obstacles du réel et réagissent avec le mode de fonctionnement qu'ils ont appris, en s'imposant aux autres. Dans le porno, il n'y a pas de reconnaissance de l'autre comme pouvant avoir des désirs différents. La violence sexuelle, c'est nier que l'autre est un sujet à part entière, différent de soi.

Y a-t-il une réponse?

On a dit que *Baise-moi* (film de Virginie Despentes et Coralie Trin Thi, ndlr) était une réponse à la pornographie masculine. Cela voudrait dire que la réponse serait de passer de la position de victime à celle de bourreau. Les hommes y sont présentés comme des abrutis que l'on tue. «*Il a pris mon trou, pas mon âme*», dit un personnage. Lorsque je fais des exposés dans les facs, j'ai du mal à faire entendre un autre discours. Les étudiants me disent: «*Vous portez un jugement moral.*» C'est très compliqué de montrer que le porno vide de l'intérieur la sexualité, la vide de ce qu'elle a de riche. C'est compliqué d'expliquer que ce qui donne sens à la vie, c'est le désir ●

Recueilli par **BLANDINE GROSJEAN**

suite de la page 2 fois que j'ai baisé, c'était par besoin, c'était pas des personnes que j'aimais, je désirais le sexe, pas la fille, je répétais des scènes de film dans ma tête. Une femme que tu aimes, tu vas penser à elle, tu vas la ressentir comme si c'était ta mère avec quelque chose en plus, la nuit tu vas penser à elle sans bander, tu vas avoir son visage gravé dans ton cerveau. Si tu fais l'amour avec une personne que tu aimes, tu regardes son visage.» Autre culture, même déconnexion chez Khalid, 19 ans, natif de Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis): «*Ce qui me fait kiffer dans le porno et avec les meufs, c'est la sodomie. Tu peux pas faire ça à celle qui deviendra la mère de tes enfants. J'ai été élevé dans la religion musulmane et je sais ce qui est bon ou pas. La zoophilie et la sodomie, c'est un grand péché.*» Ce consommateur de filles «chaudes» ou de «salopes» préfère les films d'amour: «*Le Titanic, le mec il se sacrifie pour sa meuf, même s'il y a du sexe dedans, là tu vois ce que c'est l'amour, tu peux pas dire baiser, tu dis faire l'amour. Nous, on est pourris par le sexe, les jeunes se masturbent grave avec le porno... Même les films sur la 3, tu vas avoir un viol et le mec, il va bloquer sur les deux minutes du viol. Après, tu ne sais plus t'y prendre avec une fille bien, tu vois que des filles chaudes.*»

Omblin, 15 ans: «On regarde ça comme un cours d'éducation sexuelle, on rigole»

A 500 kilomètres de là, un village bourguignon niché entre vignes et forêts. Jocelyne est infirmière dans un IME (institut médico-éducatif) qui accueille des jeunes légèrement ou moyennement déficients intellectuellement, et dans un institut de rééducation fréquenté par des adolescents d'intelligence normale, souffrant de troubles du comportement. Il y a un an, les parents d'une élève de 13 ans ont porté plainte pour viol. Au lieu d'attendre le bus, elle était allée chez des jeunes de 18 ans vivant en appartement d'*autonomie sociale*. «*Déjà, on s'est aperçus qu'ils visionnaient tous des cassettes pornos. Elle, ça lui semblait normal de faire l'amour avec plusieurs garçons, elle a*

raconté ça aux gendarmes comme s'il s'agissait de boire ou de manger, pas du tout gênée.»

L'équipe éducative a entrepris un travail pédagogique plus explicite. «*On était atterrés, admet l'infirmière, leur seule référence à l'amour et à la sexualité, c'est les films pornos qu'ils regardent chez leurs parents. La sodomie, les partouzes, c'est normal, ils croient tous que leurs parents vivent comme ça. La plupart ne connaissent pas les termes normaux, ils disent chatte, trou, queue.*» Une bonne moitié des élèves regardent du porno en famille, selon Antoinette, institutrice. «*En IME, les filles ne sont pas capables de prendre la pilule, si on leur montre des films éducatifs, elles disent: "Tu nous fais chier avec tes documentaires, tu peux pas passer du porno?"*»

Ce qui est grave, selon elle, c'est que ces toutes jeunes filles qui acceptent d'avoir des relations avec des groupes de garçons se conforment à ce qu'elles croient être la norme. «*Elles n'ont pas du tout l'impression d'être dans l'interdit.*»

Si l'on en croit Benoît Félix du Crips et Claude Rozier, médecin scolaire auteur d'une étude sur la consommation de porno (lire ci-dessous), depuis quelques années, une minorité de filles revendiquent cette cultu-

re. «*Avant, elles trouvaient ça unanimement dégueulasse.*» Contrairement aux garçons, elles ne s'affichent pas facilement pornophiles. Aucune des filles interrogées n'a confié être adepte. «*Quand j'étais au collège, on connaissait les dix mecs qui n'y avaient jamais touché, c'était plus dur de savoir qui étaient les filles qui kiffaient ça*», explique Antoine, Marseillais de 18 ans, en classe prépa. «*Pour l'anniversaire de mes 13 ans, des potes avaient apporté une cassette, le truc bien glauque, il y avait une femme qui baisait avec un cheval, les filles étaient furieuses. L'an dernier, je suis sorti avec une des copines qui étaient à cet anniversaire, elle s'était mise dans le truc. Elle a voulu qu'on en regarde avant de faire l'amour, moi j'étais passé à autre chose, ça m'a gêné.*» Antoine sépare les garçons en deux espèces: entre 12 et 14 ans, tous regardent frénétiquement du X; aux

alentours de 15 ans, il y a ceux qui vivent leur vie et ceux qui restent scotchés aux films de cul et pour certains, les visionnent en groupe. Omblin, 15 ans, a déjà regardé ça avec des amies, «comme un cours d'éducation sexuelle, on rigolait mais

on apprenait plein de trucs. Franchement, ce n'est pas excitant.» Elle accuse les garçons de son âge d'être «obsédés»: «Ils te proposent une pipe comme s'ils te demandaient une clope, pour

eux, c'est banal.» Sa copine Sonia la traite de vantards: «Ils parlent du cuni comme s'ils avaient fait ça toute leur vie. Ils croient que ça nous fait baver. Ça, c'est dans leurs films, moi ça me dégoûterait.»

Elles aussi baignent dans un univers de sexe à outrance. A partir de 12 ans, à peine réglées, elles se ruent sur les revues *Girls* ou *Jeune et Jolie*:

«Devenez une déesse du sexe», «comment faire grimper Jules aux rideaux», «être une bombe au lit peut suffire pour qu'un garçon devienne définitivement accro à vous», «on a beau dire, ce que les mecs préfèrent en apéritif, ça reste toujours la fellation», etc. Matraquage prescriptif qui, lorsqu'elles sont à peine plus âgées, dans 20 ●●●

Un substitut au dialogue avec les adultes

Un médecin scolaire a enquêté sur la pornographie et les adolescents.

Depuis plus de quinze ans, Claude Rozier est médecin scolaire et organise des séances d'éducation à la sexualité dans les établissements. Elle est aussi l'auteur d'un mémoire sur la pornographie et les adolescents, l'une des rares enquêtes quantitatives globales sur la question effectuée auprès de jeunes de 18 à 25 ans (1). Ce travail est issu de son expérience professionnelle. Dans les classes de quatrième, Claude Rozier a d'abord repéré «une grande connaissance, une grande culture de la pornographie chez un certain nombre d'élèves». Des mots sortis du X (bondage, fist fucking) sont lancés par provocation dans la discussion de classe. Elle réali-

se que les élèves ont «une représentation très "pornographique" de la relation sexuelle et du rôle de la femme dans cette relation. Elle était perçue comme toujours désirante, toujours jouissante voire dévorante, ce qui, devant l'inexistence d'expérience vécue, laissait planer chez eux une certaine inquiétude».

Vérifier. Pour en avoir le cœur net, en 1998, Claude Rozier démar-

re son enquête en faisant remplir de façon anonyme 85 questionnaires dans un lycée agricole, un lycée professionnel, un lycée d'enseignement général et une première année du supérieur. Globalement, les résultats font apparaître que la pornographie sert d'approche à la sexualité et que les ados en parlent en groupe parce qu'ils ont envie de montrer ce qu'ils savent. C'est aussi

pour eux l'occasion de vérifier: «Est-ce bien cela qu'il faut savoir?»

Résultat de l'enquête: 85,9% des jeunes interrogés ont déjà vu un film pornographique, 81,1% des filles et 89,6% des garçons. 42,5% des adolescents interrogés avaient vu

leur premier X entre 11 et 15 ans. Le plus souvent à la télé, ou avec un ami qui avait une cassette. Les garçons manifestent plus d'intérêt, d'excitation et de plaisir que les filles. Celles-ci ressentent plus de culpabilité. Elles sont plus nombreuses (43,3%) que les garçons à estimer que cela peut influencer l'idée qu'elles ont de la sexualité. 62,8% des garçons ne le pensent pas.

Réticences. Les adolescents

disent regarder des films pornos pour chercher des informations sur la sexualité. Et 34,2% déclarent avoir trouvé des réponses. Ce désir de connaissance ne semble pas comblé par les adultes: 68,2% des jeunes parlent rarement ou jamais de sexualité avec leurs parents. 51,8% ne le font que peu avec d'autres adultes. Or 85,9% pensent qu'il est souhaitable d'en parler. Mais le dialogue n'est pas aisé. Rien que pour effectuer son enquête, Claude Rozier s'est heurtée à beaucoup de réticences. Notamment de la part des chefs d'établissement, qui craignaient une levée de boucliers des parents. Ou qui souhaitaient, comme l'un d'eux, que le questionnaire soit modifié «en supprimant les mots qui pouvaient choquer comme "plaisir" et "excitation"». Selon la médecin scolaire, les adultes «ont souvent une représentation inquiétante de la sexualité des adolescents, qu'ils imaginent débridée, sans repères». Gênés, ils sont alors tentés de ne pas en parler du tout ●

CHARLOTTE ROTMAN

(1) A propos de la pornographie et des adolescents, ou *Le X, ce serait chic d'en parler*, université Claude-Bernard, Lyon-1. L'auteur a dû se limiter à questionner des élèves majeurs.